



Le rôle de l'argent selon Marx

L'argent, en apparence, s'ajoute à lui-même

L'argent est une réalité frappante dans le capitalisme. Il frappe l'imagination de par sa puissance ; la conscience est impressionnée par sa présence en tous les endroits.

L'argent est un moyen d'échange se présentant comme universel et en apparence, c'est lui qui ferait le capital et permettrait la richesse.

Voir les choses de cette manière est bien entendu incorrect ; ce n'est là qu'illusion. C'est le travail qui permet la richesse, l'argent n'est qu'un outil dans les mains du capital, il n'est pas toujours capital, et d'ailleurs il existait historiquement avant le capital.

Comprendre le capital et ne pas se limiter à voir l'argent est un point fondamental du matérialisme historique.

La grande difficulté historique est ici de voir le capital au-delà de l'argent : le petit-bourgeois s'arrête à l'argent, il ne voit pas le système capitaliste, le mode de production, et il a pour cette raison produit nombre d'anti-capitalismes romantiques, notamment et principalement l'antisémitisme.

En apparence, ce qui saute aux yeux, c'est effectivement le rapport capital => marchandise => capital. Et c'est vrai que :

« Aujourd'hui comme jadis, chaque capital nouveau entre en scène, c'est-à-dire sur le marché – marché des produits, marché du travail, marché de la monnaie – sous forme d'argent, d'argent qui, par des procédés spéciaux doit se transformer en capital. »

C'est en raison de cela qu'apparaît la vision du capitaliste avec son sac rempli d'argent, celle de l'oncle Picsou, du personnage symbolisant le jeu Monopoly, etc., mais aussi bien entendu les images nazis du « juif » vivant par et pour l'argent, parasite qui serait comme un vampire pour la société, etc.

Qu'est-ce que l'argent ? C'est un moyen simplifiant les échanges, pour dépasser le troc. Des pièces de monnaie, valant elles-mêmes quelque chose, sont utilisées comme intermédiaires, comme moyens d'échanges.

Historiquement, ces pièces ont elles-mêmes de la valeur, car elles sont faites d'or, d'argent, etc. Ces métaux précieux ayant une valeur, et étant donné qu'on peut les réduire en petite quantité aisément, ils ont pu jouer un rôle d'échange non seulement à l'intérieur des pays, mais même entre les pays.

Toutefois, l'argent utilisé dans le capitalisme correspond à quelque chose de plus profond qu'un simple moyen d'échange entre équivalents.

En effet, l'argent que le capitaliste utilise dans la production lui revient avec la vente des marchandises, et de manière plus grande qu'au départ. C'est là la dimension « magique » qu'on prête à l'argent dans le capitalisme, et qui s'appuie en réalité sur l'exploitation des travailleurs.

En apparence, le capitaliste arrive et paie des gens pour produire des marchandises, et vend ensuite celles-ci.

On en tire la conclusion, erronée, que comme on achète et on vend les marchandises de manière - en apparence - principale, c'est pour cela qu'on utilise l'argent pour payer les travailleurs, de manière - en apparence - secondaire.

Pour renforcer ce raisonnement, on constate également que l'argent existait avant l'apparition du capitaliste proposant de rémunérer des gens contre un travail. L'argent étant antérieur à l'existence du travailleur libre, celui-ci ne serait que le serviteur de celui-là.

Donc, l'argent serait ce qui compte ; la marchandise ne serait qu'un lieu de passage, le travailleur un personnage secondaire payé à son « juste prix », et le profit, en quelque sorte, miraculeux.

Le capitaliste qui investit « au bon endroit » deviendrait donc riche, grâce aux marchandises qui correspondraient à une « demande » et qui donc « partent comme des petits pains ».

Or, ce n'est pas ainsi que cela fonctionne, bien sûr. Comme nous l'avons vu, Marx a analysé le surtravail arraché par le capitaliste, lors de la production. Là est la source de richesse authentique.

De plus, le type d'échanges (par le troc ou bien l'argent) dépend du mode de production, et non l'inverse. La nature de l'argent est, dans le capitalisme, bien spécifique au mode de production. Comme l'affirme Marx :

« Au fur et à mesure que le travail se fait travail salarié, le producteur se fait capitaliste industriel ; c'est pourquoi la production capitaliste (et par suite la production marchande) n'apparaît avec toute son ampleur que le jour où le producteur agricole direct est un salarié.

C'est le rapport entre le capitaliste et le salarié qui fait du rapport monétaire, du rapport entre l'acheteur et le vendeur, un rapport immanent à la production même.

Mais ce rapport a son fondement dans le caractère social de la production, non du mode d'échange ; au contraire, c'est celui-ci qui résulte de celui-là.

C'est d'ailleurs le lot de la conception bourgeoise, pour laquelle tout se ramène à de bonnes petites affaires, de ne pas voir dans le caractère du mode de production le fondement du mode d'échange qui y correspond mais l'inverse. »

Le capitaliste entend arracher du surtravail, et pour cela il a besoin d'exploiter un travailleur libre et de revendre la marchandise derrière ; pour cette raison, l'argent est nécessaire.

Le capitaliste exploite le travailleur et partant de là lui extorque du travail non payé, lui permettant

d'obtenir un capital plus grand à la fin de la production et de la vente.

En ce sens, l'avare perd là où le capitaliste gagne, car l'avare garde son argent, mais le capitaliste authentique a quant à lui de plus en plus d'argent.

Marx nous dit ainsi :

« La valeur d'usage [= l'utilité d'un bien] ne doit donc jamais être considérée comme le but immédiat du capitaliste, pas plus que le gain isolé, mais bien le mouvement incessant du gain toujours renouvelé.

Cette tendance absolue à l'enrichissement, cette chasse passionnée à la valeur d'échange lui sont communes avec le thésauriseur.

Mais tandis que celui-ci n'est qu'un capitaliste maniaque, le capitaliste est un thésauriseur rationnel.

La vie éternelle de la valeur que le thésauriseur croit s'assurer en sauvant l'argent des dangers de la circulation, plus habile, le capitaliste le gagne en lançant toujours de nouveau l'argent dans la circulation. »

Cela veut dire qu'en apparence, ce qui apparaît est simplement que l'argent s'ajoute à lui-même.

C'est comme si l'argent avait toujours existé et que certains avaient trouvé des sortes de chapeaux magiques où, lorsqu'on y jette de l'argent, davantage en ressort.

La réalité est toute autre.

L'argent du capitaliste disparaît pour mieux revenir

Le paradoxe de l'argent tel qu'il existe dans le capitalisme, et pour le capitaliste, c'est qu'il n'est pas tant un moyen d'échange ni d'achat que but en soi.

Il est en effet l'objectif du capitaliste, dans la mesure où il représente de la valeur, valeur arrachée aux travailleurs au moyen du surtravail.

Pour les travailleurs, l'argent permet l'accès aux marchandises, pour vivre ; pour les capitalistes, l'argent est le but de l'accumulation, au moyen de la production de type capitaliste.

Dans le cycle de cette production, il y a achat de force de travail, vente de marchandises, le tout répété, inlassablement, par le capitaliste, en toute conscience apparemment. Comme le formule Marx :

« Les transformations du capital, de marchandise en argent et d'argent en marchandise, sont en même temps des transactions du capitaliste, des actes d'achat et de vente. »

Or, ce qu'il faut constater, c'est que l'argent disparaît pendant un temps, dans le cycle argent – production de marchandises – argent.

Pourquoi cela ? Parce que l'argent apporté par le capitaliste est dépensé dans les salaires et dans les matières premières, l'achat de machines, leur entretien, etc.

Toutefois, il ne disparaît qu'en apparence. En effet et déjà, il aboutit à d'autres capitalistes puisqu'il est utilisé pour acheter d'autres marchandises, et aux travailleurs dont la force de travail est par ailleurs achetée, avec les salaires.

Donc cet argent repart dans le capitalisme ; c'est d'importance pour la circulation du capital, comme nous le verrons.

Ensuite, parce que si l'argent a disparu, en fait il est toujours là d'une certaine manière, car il va revenir, une fois les marchandises produites et vendues.

L'argent est en fait plutôt donc « bloqué » pendant la production – il est bloqué parce qu'il est censé revenir par la suite, si les marchandises produites sont par la suite effectivement vendues.

Marx résume cela ainsi :

« Le capital circulant variable [c'est-à-dire les salaires] dépensé pendant la production ne peut servir à nouveau dans le procès de circulation qu'autant que le produit, où sa valeur est incorporée [c'est-à-dire la marchandise], est vendu, converti de capital-marchandise en capital-argent, afin d'être re-déboursé pour le paiement de la force de travail.

Mais il en va de même du capital circulant constant (matières de production), qui est déboursé dans la production, et dont la valeur réapparaît comme fraction de valeur du produit [qui est composé des matières premières transformées]. »

On peut alors poser la question : cet argent est-il dépensé, du point de vue du capitaliste, ou non ?

On voit bien que non dans sa manière de réagir. Par exemple lorsqu'un capitaliste ferme simplement une usine et ne verse plus de salaires, car ce qu'il a en tête, ce n'est pas l'argent « dépensé » (et ayant donc une réalité sociale) réellement, mais bien la plus-value possible.

A ses yeux, l'argent reste toujours à lui, car il obtient des marchandises de l'argent fourni, et ces marchandises représentent un argent à venir.

En fait, en pratique donc, pour le capitaliste, l'argent n'est pas dépensé, il est avancé, car il revient (dans la mesure où il revient si la vente des marchandises a réussi, mais voyons ici le cas idéal).

Marx dit ainsi :

« La valeur-capital est simplement avancée, non dépensée, puisque, après avoir parcouru les différentes phases de son cycle, elle y revient à son point de départ, et elle y revient enrichie de plus-value.

Ainsi, elle présente le caractère d'une avance faite.

Le temps qui s'écoule entre le départ et le retour est le temps pour lequel ce capital est avancé. »

Marx appelle le temps de ce cycle, entre le départ et le retour, une « rotation. » C'est d'importance pour la circulation du capital, mais cela ne nous concerne pas directement ici.

Ce qui compte, c'est que l'argent du capitaliste passe donc par des cycles (leur temps de réalisation étant secondaire ici), c'est-à-dire qu'il disparaît pour revenir, tout en étant toujours là.

C'est bien entendu quelque chose d'étrange. Et ce n'est pas tout ! Car il faut toujours relancer le processus : le mouvement du capital se veut « éternel ».

Cela veut dire que pour le capitaliste, le capital apporté est là sans être là tout en étant là sans être là, etc., et qu'il s'agrandit, et ce dans un processus ininterrompu.

Telle est l'importance de l'argent dans le cycle de reproduction. Non seulement, il semble s'ajouter à lui-même, mais en plus il part pour mieux reve

nir, c'est-à-dire que dans les situations idéales, c'est comme s'il ne partait pas.

L'argent masque le travail comme source de la valeur

Nous avons vu que le capitaliste arrive avec de l'argent, emploie des travailleurs pour produire des marchandises, qu'il revend par la suite, se retrouvant finalement avec davantage d'argent.

L'argent, a cependant, existé avant le capitalisme, et auparavant, la formule capitaliste, le cycle argent – production de marchandises – davantage d'argent, n'existait pas.

Nous avons vu que l'origine de ce surplus de richesse provient du surtravail arraché aux travailleurs.

Donc, ce qui fait que de l'argent relève du capital est sa fonction dans la production capitaliste, qui va de pair avec la reproduction capitaliste. Karl Marx explique ainsi :

« Le valeur-capital à l'état d'argent ne peut exécuter que des fonctions de monnaie, et aucune autre.

Ce qui fait de ces fonctions de monnaie des fonctions de capital, c'est leur rôle déterminé dans le mouvement du capital et, par voie de conséquence, la connexion du stade où elles apparaissent avec les autres stades du cycle du capital. »

Cela signifie que l'argent est capital lorsqu'il est dépensé pour produire, en payant des travailleurs « libres » (c'est-à-dire pas des esclaves), et qu'il revient après la vente des marchandises produites.

Sinon, il n'est pas capital.

Au cours de ce processus propre à l'argent en tant que capital, du surtravail a été arraché aux travailleurs, sous la forme d'heures non payées, mais étant masquées derrière un salaire général. Il y a un salaire, mais il est en fait « incomplet ».

Le salaire, en tant qu'argent, masque ici la véritable valeur : le travail. C'est le surtravail qui permet au capitaliste d'agrandir la somme « avancée », car rien ne vient de rien. L'argent est le masque de l'exploitation.

Individuellement, le travailleur est censé avoir eu un juste salaire, en argent ; du point de vue scientifique, la classe des travailleurs est exploitée par la classe des capitalistes.

Le capitalisme, ce n'est pas le commerçant qui prend un pourcentage sur la revente : le commerçant

n'est qu'un parasite entre acheteurs et vendeurs ; son existence ne peut pas expliquer l'augmentation des richesses.

L'origine de la richesse, c'est un échange entre équivalents, en apparence : lorsque le travailleur reçoit de l'argent du capitaliste sous la forme du salaire, avec en réalité le travailleur fournissant au capitaliste du travail non rémunéré.

Cela signifie que l'argent s'agrandit non pas « tout seul » mais précisément lorsqu'il entre en rapport avec le travailleur, parce que c'est le travailleur qui, en fournissant du travail non rémunéré, ajoute de la valeur.

Ce n'est pas tout. Pour que l'argent entre en rapport avec le travailleur, il faut des conditions précises. Karl Marx nous enseigne que :

« Le mode de production capitaliste - étant fondé sur le salaire, sur le paiement de l'ouvrier en argent et en général sur la transformation des prestations en nature en prestations en argent -, ne peut se réaliser avec quelque ampleur et quelque profondeur que s'il existe dans le pays une masse d'argent suffisante pour la circulation et pour la constitution d'un trésor (fonds de réserve, etc.), déterminée par cette circulation.

Telle est la condition préalable exigée par l'histoire ; il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il se forme d'abord une masse suffisante d'argent thésaurisé et que la production capitaliste ne commence qu'ensuite.

Cette production se développe en même temps que ses conditions, et l'une de ces conditions consiste en un apport suffisant de métaux précieux.

C'est pourquoi l'accroissement de cet apport de métaux précieux constitue depuis le XVI^e siècle un facteur essentiel dans l'histoire du développement de la production capitaliste.

Mais quand il s'agit de la nécessité de l'apport continu d'argent dans le cadre de la production capitaliste, on constate que, d'une part, l'on jette dans la circulation de la plus-value sous forme de produit sans qu'il y ait l'argent nécessaire pour la monnayer, et que, d'autre part, l'on y jette de la plus-value sous forme d'or sans que le produit ait été au préalable transformé en argent.

Si les marchandises supplémentaires qui doivent se convertir en argent trouvent la somme d'argent nécessaire, c'est que, d'autre part, l'on jette dans la circulation, non point par l'échange, mais par la production même, de l'or (et de l'argent) supplémentaire, qui doit se convertir en marchandises. »

Nous touchons ici l'épineux problème de la question de l'accumulation primitive du capital, qui a toujours été un sujet important de débat, notamment en raison de la vision formulée par Rosa Luxembourg.

Cependant, ce qui nous intéresse ici pour l'instant est l'argent. Et donc, à partir du moment où l'argent amène l'argent en plus grande quantité, et que la production ne semble qu'un « à côté », alors l'argent masque la réalité productive.

Le fétichisme de l'or et de l'argent

Nous avons vu que le capitaliste donne naissance à la force collective, parce qu'il unifie des travailleurs dans une direction de production commune.

Cependant, au-delà de la réalité sociale transformée en tant que telle, lui-même ne se conçoit que comme individu, comme simple capitaliste individuel ayant lui-même décidé ce qu'il voulait. Le protestantisme est la religion adaptée à sa vision du monde, avec l'entrepreneur individualiste et exigeant une société disciplinée, considérant sa réussite comme un signe d'élection divine, etc.

Ce n'est pourtant pas la seule figure qui a été produite par le développement du capitalisme. Il y a également l'avare.

De fait, la figure de l'avare est bien connue en France, avec par exemple la figure de Gobseck chez Balzac, ou bien encore la pièce de Molière.

Pourquoi l'avare conserve-t-il son or ? Nous avons vu que le capitaliste ne le fait pas ; il sait en effet qu'il peut l'agrandir en le jetant dans la production capitaliste.

L'avare, lui, a perdu cela de vue, parce qu'il s'imagine dominer la puissance de l'argent, devenir lui-même la puissance. Grâce à l'argent, il peut faire de nombreuses choses ; l'argent est puissant et universel.

L'avare a fait un fétiche de cette potentialité ; le fétichisme de l'argent est un produit du mode de production capitaliste.

L'avare est toutefois dans une contradiction, dont il a conscience, et cela le perturbe, lui donnant une dimension tragique. En effet, comme un peu d'argent ne vaut qu'une certaine valeur, l'avare est obligé est tenté de chercher à avoir plus d'or, afin de combler le fossé entre la valeur finie des pièces d'or et la valeur infinie de l'or comme moyen d'échange.

Il est coincé entre la puissance de l'argent qu'il a et la dimension infinie de l'argent infini qu'il pourrait avoir.

Rappelons ici brièvement que l'argent est un intermédiaire qui est né socialement comme outil, pour dépasser le troc. Il est plus facile, naturellement, de ne pas transporter des marchandises pour les échanger, mais d'avoir su soi de simples pièces.

Ces pièces d'or permettent d'acheter quelques marchandises, mais au sens strict l'argent permet de « tout » acheter.

Avec le mode de production capitaliste, on peut de plus également acheter de la force de travail, dans un processus renforçant cet argent.

Par conséquent, l'avare est aliéné, possédé par l'or pour sa capacité de tout acheter. L'illustre Karl Marx nous explique que :

« La possibilité de retenir et de conserver la marchandise comme valeur d'échange ou la valeur d'échange comme marchandise éveille la passion de l'or.

A mesure que s'étend la circulation des marchandises grandit aussi la puissance de la monnaie, forme absolue et toujours disponible de la richesse sociale (...).

Le penchant à thésauriser n'a, de sa nature, ni règle ni mesure. Considéré au point de vue de la qualité ou de la forme, comme représentant universel de la richesse matérielle, l'argent est sans limite parce qu'il est immédiatement transformable en toute sorte de marchandise.

Mais chaque somme d'argent réelle a sa limite quantitative et n'a donc qu'une puissance d'achat restreinte. Cette contradiction entre la quantité toujours définie et la qualité de puissance infinie de l'argent ramène sans cesse le thésauriseur au travail de Sisyphe.

Il est de lui comme du conquérant que chaque conquête nouvelle ne mène qu'à une nouvelle frontière. »

L'avare conserve l'argent sans y toucher, ou bien se précipite dans une quête sans fin derrière l'argent, devenant la figure du capitaliste authentique.

La culture peut être très marquée par ce phénomène. Comme le constate Karl Marx:

« Le trésor n'a pas seulement une forme brute : il a aussi une forme esthétique. C'est l'accumulation d'ouvrages d'orfèvrerie qui se développe avec l'accroissement de la richesse sociale. »

Comme le remarque Marx, c'est en Inde que ce fétichisme a été très prononcé ; y compris en Europe, les palais des Maharajas font inmanquablement penser à l'or, aux diamants, etc.

La richesse apparente est censée représenter la richesse réelle ; l'apparat acquière une symbolique formidable.

Les billets de banque et le cadre national

La question des billets de banque et de pièces, c'est-à-dire de l'argent, est difficile, parce que les choses ont changé depuis Marx, non pas en substance bien entendu, mais dans leur forme.

Deux phénomènes se sont produits : d'abord, l'abandon de l'étalon-or pour l'argent, et ensuite l'apparition d'une monnaie commune à plusieurs États, avec l'euro.

C'est donc différent d'à l'époque de Marx, mais naturellement la tendance avait déjà été analysée.

Il faut donc saisir ce qu'explique Marx, et comprendre comment en apparence cela a changé, et en apparence seulement.

L'idée de base, qui n'est pas difficile à comprendre, est que l'argent n'est pas statique. Sans doute que si Molière critique l'avare, c'est parce que lui-même représente l'esprit bourgeois entreprenant, qui exige la circulation.

L'argent est, en effet, utilisé par les échanges, il « circule ». Il passe de main en main, un tel achète, un autre vend, etc., un autre encore investit, ce qui revient d'ailleurs à acheter, etc.

De plus, le tout ne se passe pas au même moment. L'un achète pendant que l'autre vend, l'un met de

côté pendant que l'autre investit, etc. C'est le chaos de la circulation capitaliste, comme nous le verrons.

Il faut donc des billets de disponibles, d'une certaine quantité... Mais aussi d'une certaine valeur. Les billets de monopoly ne permettent pas d'acheter un écran d'ordinateur, mais les euros si : c'est que l'État est reconnu socialement, pas le monopoly, ou plus exactement, il est connu que les billets réels ont une valeur réelle, ce n'est pas que du papier, alors que les billets de monopoly, si.

C'est un premier point, qui en appelle un second.

Pour ce qui concerne la quantité de billets qui circule, cela ne dépend par contre pas seulement du nombre d'échanges, cela dépend aussi de leur vitesse.

Si ces échanges sont très nombreux, alors l'argent change très souvent de main, donc il n'y a pas besoin d'en avoir beaucoup de disponible. Si par contre les échanges sont lents, alors il faut de nombreux billets.

Et tout cela alors que leur valeur doit être significative aussi, équivalente à une certaine quantité de travail : l'argent incarne en effet du travail social, et pour qu'on l'accepte comme ayant de la valeur, elle doit représenter une valeur réellement existante.

Ici, la situation présente a changé depuis Marx. Aujourd'hui un billet représente de la valeur, mais en théorie seulement ; de par le passé, il représentait de l'or qui était à la banque de l'État produisant le billet en question.

Le rapport de l'or à la monnaie dépend alors de la vitesse des échanges... Karl Marx constate ainsi, dans *Le Capital* :

« La masse d'argent qui, par exemple, est jetée dans la circulation à un moment donné est naturellement déterminée par le prix total des marchandises vendues à côté les unes des autres.

Mais, dans le courant même de la circulation, chaque pièce de monnaie est rendue, pour ainsi dire, responsable de sa voisine. Si l'une active la rapidité de sa course, l'autre la ralentit, ou bien est rejetée complètement de la sphère de la circulation, attendu que celle-ci ne peut absorber qu'une masse d'or qui, multipliée par le nombre moyen de ses tours, est égale à la somme des prix à réaliser.

Si les tours de la monnaie augmentent, sa masse diminue ; si ses tours diminuent, sa masse augmente. La vitesse moyenne de la monnaie étant donnée, la masse qui peut fonctionner comme instrument de la circulation se trouve déterminée également. »

On voit l'importance de l'argent, qui permet de vendre des marchandises, de payer des ouvriers pour en produire de nouvelles, de vendre celles-ci, etc. Si la machine se grippe, alors la production est perturbée : ce sont des crises dites monétaires, en réalité industrielles ou commerciales.

L'étalon-or et sa (future) disparition

Revenons au fait que c'est l'État qui fabrique l'argent. Bien évidemment, il ne peut pas le fabriquer

comme bon lui semble, il ne peut pas simplement utiliser la fameuse « planche à billets » comme il l'entend.

En effet, cet argent, qui n'est que du papier, a une valeur, et il faut que l'État soit en mesure de lui trouver un équivalent, puisqu'il ne s'agit que de papier, et qu'il faut qu'il soit pour autant « crédible. »

Si l'argent n'a pas de valeur, les capitalistes ne vont pas l'utiliser. C'est la raison du triomphe du dollar, de l'euro, etc. sur d'autres monnaies dont la valeur n'est pas assurée, pouvant s'effondrer, etc.

Voici ce qu'enseigne Marx :

« L'État jette dans la circulation des billets de papier sur lesquels sont inscrits des dénominations de numéraires telles que 1 livre sterling, 5 livres sterling, etc.

En tant que ces billets circulent réellement à la place du poids d'or de la même dénomination, leur mouvement ne fait que refléter les lois du cours de la monnaie réelle.

Une loi spéciale de la circulation du papier ne peut résulter que de son rôle de représentant de l'or ou de l'argent, et cette loi est très simple : elle consiste en ce que l'émission du papier-monnaie doit être proportionnée à la quantité d'or (ou d'argent) dont il est le symbole et qui devrait réellement circuler. »

Ce qu'on appelle argent vaut ici de l'or, de l'argent, etc. L'État doit donner des gages, il doit être crédible, sa monnaie doit valoir quelque chose, sinon les billets seraient aussi peu valables que ceux du monopoly.

C'est le principe de l'étalon-or : dans les coffres de la banque nationale, il y a de l'or, équivalent à l'argent en circulation. Nous verrons, en parlant de la question de l'accumulation du capital, que la question de cet or au démarrage du capitalisme, est un sujet épineux.

Cependant, pour ce qui nous intéresse ici, et comme nous le savons, l'étalon-or a été « abandonné ».

Notre maître Marx se serait-il trompé ? Absolument pas.

L'étalon-or n'a, en réalité, pas été abandonné, mais dépassé. La raison en est ni plus ni moins que le crédit. Il y a tellement d'échanges que l'argent est obligé de s'échanger à une vitesse si grande qu'il en est dématérialisé.

Regardons cela. Que nous dit Karl Marx au sujet de l'argent ? Il nous dit :

« Plus la production marchande se développe et s'étend, moins la fonction de la monnaie comme moyen de paiement est restreinte à la sphère de la circulation des produits. La monnaie devient la marchandise générale des contrats. »

La monnaie est présente à tous les niveaux du capitalisme. Elle est tellement présente qu'elle s'est dématérialisée. La carte de crédit est devenu historiquement l'outil pour accélérer les échanges : lorsqu'on paye en carte, on gagne du temps, puisque l'argent n'est pas remis à soi-même, puis remis à la caisse, puis remis à la banque. Cela passe de banque en banque.

Or, le principe du crédit est qu'on peut parfois payer sans disposer de l'argent. C'est là que s'effondre

le principe d'un équivalent réel, sous la forme d'or ou d'argent, à l'argent qui circule sous la forme de billets et de pièces.

Vérifions cela chez Marx : que dit-il au sujet des trésors, des coffres des pays capitalistes, dans leur rapport avec la circulation des marchandises ?

Il dit :

« Le fleuve aux vagues d'argent et d'or possède un double courant.

D'un côté, il se répand à partir de sa source sur tout le marché du monde, où les différentes enceintes nationales le détournent en proportions diverses, pour qu'il pénètre leurs canaux de circulation intérieure, remplace leurs monnaies usées, fournisse la matière des articles de luxe, et enfin se pétrifie sous la forme de trésor.

Cette première direction lui est imprimée par les pays dont les marchandises s'échangent directement avec l'or et l'argent aux sources de leur production.

En même temps, les métaux précieux courent de côté et d'autre, et ce mouvement suit les oscillations incessantes du cours de change.

Les pays dans lesquels la production a atteint un haut degré de développement restreignent au minimum exigé par leurs fonctions spécifiques les trésors entassés dans les réservoirs des banques.

A part certaines exceptions, le débordement de ces réservoirs par trop au-dessus de leur niveau moyen est un signe de stagnation dans la circulation des marchandises ou d'une interruption dans le cours de leurs métamorphoses. »

Ce que dit Marx, c'est que plus il y a d'échanges, plus l'argent circule vite, donc moins il y a besoin d'argent, donc moins besoin de stock d'or équivalent.

Pourquoi l'étalon-or a-t-il alors été abandonné ? Simplement, car l'argent circulant a désormais d'autres équivalents, consistant en certaines possessions de l'État.

Si l'État français fait bien attention à conserver comme il se doit la Tour Eiffel, les Champs-Élysée, etc., c'est que ces possessions étatiques ont de la valeur et jouent un rôle comme équivalent symbolique de l'argent circulant.

Pourquoi symbolique ? Parce que le capital bancaire joue désormais un rôle essentiel dans les échanges, renforçant la « dématérialisation » ; nous en reparlerons par la suite, au moment de la circulation du capital, mais également de l'accumulation du capital.

L'argent et la dépendance vis-à-vis de lui

L'argent apparaît alors comme une menace essentielle pour les anciens modes de production, car la production marchande capitaliste, en se développant, procède à la décomposition et la dissolution des anciennes formes.

Les personnes prisonnières des anciens modes de production le ressentent, elles sont écrasées par

l'avalanche des marchandises à faible prix, par l'intégration toujours plus grande des masses paysannes appauvries, par la pression financière sur les campagnes, la dépendance au crédit, la production agricole capitaliste elle-même, etc.

La figure du « Mahatma Gandhi » est ainsi célèbre, parce que justement il a représenté le mode de production arriéré en Inde qui a tenté de s'opposer à la pression capitaliste britannique.

Gandhi avait ainsi lancé le boycott des produits britanniques ; la matière première venait d'Inde mais était transformé en Grande-Bretagne. En apparence, il s'agissait d'un mouvement pour l'indépendance, en réalité Gandhi défendait la simple reproduction des biens, typique de l'Inde féodale.

Gandhi a d'ailleurs théorisé cette revendication de l'auto-suffisance, l'élaborant en système ; il voulait même qu'un rouet soit présent sur le futur drapeau national.

En agissant ainsi, Gandhi montre qu'il n'a compris que l'apparence du rapport des échanges, et non la question du mode de production. La pensée de Gandhi est réactionnaire, elle est une « révolte » contre l'argent.

C'est ce que Marx veut dire quand il dit :

« Lorsqu'on étudie le capital historiquement, dans ses origines, on le voit partout se poser en face de la propriété foncière sous forme d'argent, soit comme fortune monétaire, soit comme capital commercial et comme capital usuraire.

[La note de Marx ajoute :] L'opposition qui existe entre la puissance de la propriété foncière basée sur des rapports personnels de domination et de dépendance et la puissance impersonnelle de l'argent se trouve clairement exprimée dans les deux dictons français : « Nulle terre sans seigneur », « L'argent n'a pas de maître ». »

A ce titre, Gandhi ne remettait pas en cause l'existence des grands propriétaires terriens, qui eux-mêmes avaient tout intérêt à maintenir une reproduction simple de la production et à ne pas subir la concurrence des capitalistes.

Le capitaliste, de son côté, amène l'industrie : une production plus grande d'individus regroupés collectivement, sous sa houlette. Les individus en question reçoivent un salaire : leur rapport au capitaliste passe par l'argent. C'est l'argent qui, en apparence, menace le féodal, bien qu'en fait ce soit le mode de production.

Notons bien que l'effondrement de la base économique a, précisément chez les féodaux (qui ont historiquement par ailleurs entretenu tout un appareil), ajouté aux problèmes financiers causés déjà par les guerres. Louis XIV avec Versailles ne pouvait former un système durable.

Les féodaux, toujours endettés, les États féodaux, en crise sévère au XVIe-XVIIe siècles et parfois même en banqueroute complète, s'endettaient ainsi. Ce n'est pas un facteur déterminant, mais c'est une réalité importante.

Comme le dit Karl Marx :

« Dans le monde antique, le mouvement de la lutte des classes a surtout la forme d'un

combat, toujours renouvelé, entre créanciers et débiteurs, et se termine à Rome par la défaite et la ruine du débiteur plébéien, qui est remplacé par l'esclave.

Au moyen-âge, la lutte se termine par la ruine du débiteur féodal. Celui-là perd la puissance politique dès que croule la base économique qui en faisait le soutien.

Cependant, ce rapport monétaire de créancier à débiteur ne fait, à ces deux époques, que réfléchir à la surface des antagonismes les plus profonds. »

Cependant, cela est vrai dans le capitalisme aussi. En effet, le capitaliste dépense de l'argent pour produire des marchandises et obtenir ainsi plus d'argent qu'il n'en avait au départ.

Cela signifie qu'à chaque cycle, l'argent qu'il faut lancer est plus grand qu'au cycle précédent.

Au final, il y a donc des investissements de plus en plus grands ; un petit investissement capitaliste ne tient pas la route en comparaison, il est écrasé par la pression des grands investissements capitalistes.

Il y a donc une concurrence acharnée et une dépendance certaine de l'industrie par rapport aux banques, ce que Lénine remarquera, forgeant alors la notion d'impérialisme pour caractériser la fusion des banques et de l'industrie. C'est ce qu'il appellera, de manière parfaitement juste, « *l'impérialisme, stade suprême du capitalisme* ».

Voici comment Marx nous parle déjà de cela :

« Nous avons vu ailleurs que, plus le mode de production capitaliste se développe, et plus cela augmente le minimum des avances nécessaires pour exploiter une industrie dans ses conditions normales.

Les petits capitaux affluent donc aux sphères de la production dont la grande industrie ne s'est pas encore emparée, ou dont elle ne s'est emparée que d'une manière imparfaite.

La concurrence y fait rage en raison directe du chiffre et en raison inverse de la grandeur des capitaux engagés.

Elle se termine toujours par la ruine d'un bon nombre de petits capitalistes, dont les capitaux périssent en partie et passent en partie entre les mains des vainqueurs.

Le développement de la production capitaliste enfante une puissance tout à fait nouvelle, le crédit, qui à ses origines s'introduit sournoisement comme une aide modeste de l'accumulation, puis devient bientôt une arme additionnelle et terrible de la guerre de la concurrence, et se transforme enfin en un immense machinisme social destiné à centraliser les capitaux. »